

# Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures : - Délivrance de Vienne par Jean Sobieski, d'après M. H. Rodakowsky. - Un Jour d'Été, d'après M. Niezky. - Un Ecrivain public en Espagne, d'après M. J. I. Rougeron. - Nouvel Appareil de Natation.  
TEXTE : - Nos Gravures. - Causerie. Contradictoire et Contradiction. - Les Suites d'un Mariage Princier au XVe Siècle. - Connaissances Usuelles de la semaine. - Un Proscrit dans la Sierra-Morena. - Une Société coopérative Modèle. - La Fourmière. (Allégorie.) - Fleurs Parlantes. Nouvelle - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Enigme. - Rébus No. 9.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.  
à BRUXELLES.  
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 35.

— 10<sup>e</sup>. A N N É E. —

3 Juillet 1880.

## NOS GRAVURES.

### DÉLIVRANCE DE VIENNE PAR JEAN SOBIESKI.

Les liens étroits qui viennent de se former entre l'Autriche et la Belgique, donnent un

nouvel intérêt à tout ce qui se rapporte au premier de ces pays. Voilà pourquoi nous évoquons aujourd'hui un des plus grands souvenirs de l'histoire de Vienne.

Jean Sobieski naquit en 1629 au château d'Olesko, dans la petite-Pologne, et descendait d'une famille puissante et illustre. Il tint à

honneur de commencer sa carrière militaire dans les rangs des mousquetaires du jeune roi Louis XIV, et il s'y fit remarquer par le grand Condé, qui lui prédit un glorieux avenir.

De retour dans son pays, Sobieski eut l'occasion de se distinguer d'une manière brillante dans une série de guerres contre les Cosaques,



DÉLIVRANCE DE VIENNE PAR JEAN SOBIESKI, D'APRÈS M. H. RODAKOWSKY.

les Tatars, les Turcs, puis contre les Russes et les Suédois alliés, qui avaient envahi le territoire de la Pologne. Sur tous les points, Sobieski força les ennemis à la retraite.

En 1674, le roi régnant de Pologne étant

venu à mourir, Jean Sobieski fut appelé par les vœux du Sénat à lui succéder.

Le plus glorieux fait d'armes de ce prince fut la victoire qu'il remporta sur les Turcs, et qui amena la délivrance de Vienne et sauva

l'Europe du joug musulman.

En 1679, les Hongrois se soulevèrent contre la domination autrichienne et appelèrent les Turcs à leur aide. L'empereur Léopold fit entendre, dans toute l'Europe, un long cri de

détresse, mais il ne fut entendu que du généreux roi de Pologne. Le 14 juillet 1683, le Grand Visir Moustapha vint mettre le siège devant Vienne, d'où l'empereur s'était enfui avec toute sa famille. Sobieski accourut de Cracovie à la tête d'une faible armée et voulut essayer d'arrêter un torrent de plus de 200,000 hommes. Il vint prendre position devant les Musulmans, et après avoir examiné attentivement les préparatifs du Vizir :

— Cet homme-là, dit-il, est bien mal campé; nous n'aurons pas d'honneur à cette affaire par la facilité qu'il y aura d'y réussir.

En effet, Moustapha ne put tenir contre l'impétueux élan des chrétiens, et il abandonna le champ de bataille, en laissant d'immenses richesses aux mains du vainqueur, qui, pour toute nouvelle, écrivait à sa femme: „Moustapha m'a fait son légataire universel.”

Vienne était délivrée!

Le roi de Pologne fit son entrée dans la ville, au milieu des acclamations et des bénédictions de tous les habitants, qui vinrent lui baiser les pieds, les mains et les vêtements.

C'est là la scène que M. Rodakowsky a reproduite avec tant de talent. Toutes les classes de la société, nobles, soldats, prêtres, hommes du peuple, sont représentées ici, confondues dans un même sentiment de reconnaissance et de gratitude envers le héros polonais que l'histoire a nommé „le Sauveur de la chrétienté.”

#### UN JOUR D'ÉTÉ.

Nous a-t-on jamais représenté un beau jour d'été d'une manière plus charmante, plus simple et plus naturelle que ne l'a fait M. Niesky, peintre allemand?

L'été, peut-on dire, c'est la saison du soleil, de la vie et de la joie. Eh bien, c'est la vie, c'est la joie que respire cette toile.

Cette campagne, au milieu de laquelle l'artiste nous transporte, est toute resplendissante de la vive lumière du soleil et tout émaillée de fleurs aux nuances les plus vives; les petits oiseaux folâtraient dans les airs en se poursuivant les uns les autres, et les papillons vont se reposant de fleur en fleur.

Mais ce qui surtout vient ajouter à la grâce de la scène, c'est la présence de ces deux jeunes filles, au milieu du paysage. Elles s'en vont errant à l'aventure, s'arrêtant aux mille petits incidents de la route et admirant toutes les beautés répandues dans la nature.

#### UN ÉCRIVAIN PUBLIC EN ESPAGNE.

En Belgique où l'instruction est aujourd'hui répandue jusque dans le moindre petit hameau, l'écrivain public est un type qui tend peu à peu à disparaître. Mais dans d'autres pays, — en Espagne par exemple, — l'écrivain public n'a rien perdu de son originalité ni de son crédit.

Fonctions bien délicates que les siennes! Confident des secrets de ceux et de celles qui ont recours à son ministère, il sait tout; les misères et les chagrins des uns lui sont connus comme les joies et le bonheur des autres. Ah! si par hasard il lui arrivait de trahir le moindre petit secret, la confiance publique l'abandonnerait bientôt, et ses beaux jours de fortune et de popularité seraient comptés!

Il n'est pas bien difficile de deviner quel genre de missive cette jeune Espagnole à l'œil noir vient commander au vieux scribe de son quartier...

Assis dans son antique fauteuil de cuir, il écoute, le sourire aux lèvres, la belle lui faisant la naïve confession de tous les mystères de son cœur, et prend des notes avec cet air d'importance que lui inspire l'exercice de ses délicates fonctions.

La jeune fille accompagne d'un petit mouvement de la main chacun des passages qu'elle recommande spécialement aux soins de l'épistolier. Celui-ci, qui a la spécialité de ces espèces de missives, prendra sa meilleure plume, dé-

pluera toutes les richesses de son imagination et de son style et composera un petit chef-d'œuvre de sentiment et d'élégance, qui ne pourra manquer de produire l'effet désiré.

#### NOUVEL APPAREIL DE NATATION.

Un Américain, M. William Richardson, vient d'imaginer un nouvel appareil de natation, qui permet à l'homme de se mouvoir dans l'eau avec l'agilité et la vitesse du poisson.

D'après notre gravure, on peut se faire une idée de l'appareil et de la manière de s'en servir.

Un „propulseur” à hélice, mu par un mouvement d'impulsion en arrière, met l'appareil en rotation; un morceau de liège est attaché à une des cordes, en guise de vessie.

L'inventeur prétend que l'on peut faire avec son appareil sept à huit lieues en une heure.

#### CAUSERIE.

##### CONTRADICTEUR ET CONTRADICTION.

Il est des gens qui semblent prendre à tâche de se rendre incommodes et ennuyeux dans toutes les sociétés où ils vont.

Leur unique plaisir est de contredire, et ils n'ont d'égards ni pour les personnes qui parlent ni pour ce qu'elles disent.

D'avance même ils nieront votre assertion, et, si vous feignez de vous rendre à leurs raisons, si vous convenez que vous avez tort, vous les verrez aussitôt se fâcher, s'emporter et vouloir absolument que vous ayez raison.

Molière, dans le „Misanthrope,” a fait un admirable portrait du contradicteur:

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire,  
Il prend toujours en main l'opinion contraire,  
Et penserait paraître un homme du commun,  
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

L'honneur de contredire a pour lui tant de char-

[mes,

Qu'il prend contre lui-même assez souvent les

[armes;

Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,

Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

\* \*

Deux hommes se promenaient dans un chantier de marine. L'un dit:

— Voilà un bois excellent.

— Point du tout, dit le contradicteur, il ne vaut rien.

Le premier s'approche et, feignant de regarder avec plus d'attention:

— En effet, dit-il, voilà le ver en plusieurs endroits...

— Le ver, dites-vous? Il n'y en a pas vestige. C'est moi qui me trompais et le bois est un des plus sains que j'aie vus.

Lorsque votre mauvaise étoile vous mettra en rapport avec un de ces esprits contrariais, ne vous avisez pas d'entamer une discussion: cédez-lui. Seriez-vous toute la logique et l'éloquence réunies, vous aurez toujours tort avec lui.

Comment jamais avoir raison avec des hommes dont le seul bonheur est d'être sans cesse d'un avis opposé à celui des autres, contre le bon sens, la raison, l'évidence et très-souvent contre leur propre opinion?

Nous avons connu le type de cette sottise espèce de gens. C'était bien le plus stupide interlocuteur! Si l'on tirait sa montre, on était toujours en retard ou en avance de quelques minutes; il en était bien sûr; il avait réglé la sienne le matin à la gare ou à l'Hôtel-de-Ville. Parlait-on d'une nouvelle donnée par un journal, elle était fautive: il avait lu une feuille mieux informée, qui la racontait tout autrement.

Si vous ne pouvez vous soustraire à la conversation de pareils butors, abondez dans leur sens, et, comme leur seul bonheur est de disputer, ils mettront fin d'eux-mêmes à une conversation qui ne leur offrira aucune chance de plaisir.

\* \*

Du reste, l'esprit de contradiction est dans la nature humaine. L'homme, en général, a un penchant instinctif à se refuser aux idées et aux sentiments qu'on veut lui faire adopter, et aux actions qu'on veut lui faire faire, précisément parce qu'on s'efforce de lui inspirer ces idées et ces sentiments, ou qu'on exige de lui ces actions.

En effet, toutes les fois qu'on entend avancer une assertion, une opinion, un simple fait avec autorité; toutes les fois qu'on exige de nous une action, une démarche, nous nous sentons, au moins légèrement, portés à douter, à nier, à refuser, en un mot à contredire.

Non seulement on sent cette inclination à la contradiction, mais on la laisse voir en société, et l'on y cède continuellement.

\* \*

On contredit ceux qui prennent l'ascendant dans la conversation plus volontiers que les autres, parce que par orgueil on ne peut souffrir l'orgueil de ceux qui se croient plus éclairés que les autres.

Il arrive aussi que l'on contredit, quand on n'a pas grand-chose à dire; car quand on ne peut montrer de l'esprit, on tâche du moins de s'opposer à la satisfaction de ceux qui cherchent à en faire paraître.

On contredira plus volontiers dans une compagnie nombreuse, où l'on a plusieurs témoins de ce qu'on dit, que lorsqu'on est en tête-à-tête avec une personne avec laquelle on ne peut entrer en contestation sans désavantage, parce qu'elle serait juge et partie en même temps.

\* \*

Enfin, n'est-ce pas la contradiction qui fournit à ce fonds inépuisable de conversations oiseuses de tant de gens qui se rassemblent dans les grandes villes et qui consiste presque uniquement à douter de ce qu'un autre avance, à le modifier ou à le combattre? Et la politesse de la conversation, qu'est-elle autre chose que l'attention continuelle à dissimuler en soi l'esprit de contradiction, et à ne pas l'exciter trop vivement chez les autres?

SYLVAIN.

#### LES SUITES D'UN MARIAGE PRINCIER AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

On l'a dit souvent avec une grande vérité: que de graves événements ont eu pour cause des circonstances au fond très-minimes!

Pour ne citer qu'un fait puisé dans l'histoire de Belgique, voyons les conséquences que devait avoir l'union de Marie de Bourgogne avec Maximilien d'Autriche.

Avant de les énumérer, il convient de relater succinctement les principales circonstances qui ont précédé ou accompagné ce mariage.

On sait que la fille unique de Charles-le-Téméraire, se vit en peu de temps dépouillée d'une grande partie de ses Etats par Louis XI, roi de France, qui s'empara du duché de Bourgogne comme d'un fief mâle. Pour joindre les dix sept provinces des Pays-Bas au royaume de France, il pensa à marier, avec la duchesse, Charles, le Dauphin, son fils, qui devint depuis Charles VII; mais les Flamands étaient profondément hostiles à cette union.

On ne peut pas dire qu'ils agissaient ainsi pour conserver leurs privilèges, car les derniers ducs de Bourgogne étaient parvenus, tout en donnant du lustre à notre pays, à restreindre ces privilèges, si pas à les réduire à un vain étalage de mots. Ce n'était pas non plus par la crainte d'impôts accablants dont ils auraient pu être menacés: non, car Charles le Téméraire les avait habitués à des charges énormes.

Quels motifs existaient donc pour rejeter les offres du roi de France?

Il y avait parmi les Flamands beaucoup d'antipathie pour les Français, antipathie dont il serait trop long d'indiquer les causes.

Les Gantois appelèrent alors le fils de l'empereur Frédéric III, Maximilien d'Autriche, lequel vint contracter ce mariage comme un

simple gentilhomme, qui fait sa fortune en s'unissant à une riche héritière. Sa femme fournit aux frais du voyage, à son équipage, à son entretien.

Croirait-on, que ce mariage, si mesquin, ait été la cause unique de très grands événements? Rien n'est plus vrai.

Deux conseillers de Marie, Hugonet et Imbercourt, avaient péri à Gand, sur l'échafaud, parce qu'ils pensaient qu'il était de l'intérêt du pays et de la princesse qu'elle se mariât avec son cousin, le futur roi de France. Ils prévoyaient que si ce mariage n'avait pas lieu au gré de Louis XI, la France serait pour les Pays-Bas une voisine redoutable, ennemie toujours prête à les envahir, et que notre pays deviendrait le champ de bataille des ambitions royales.

Il est vrai qu'on leur reprochait aussi d'avoir livré la ville d'Arras à Louis XI; de plus, on les accusait de malversations, de dureté envers leurs vassaux; mais, au fond, leur grand crime était d'être partisans de l'alliance française.

Maintenant, voici quelles furent les suites de l'union de Marie et de Maximilien. Les guerres avec la France commencèrent, guerres qui mirent notre pays à la merci des étrangers. Sans elles, le règne de Charles-Quint aurait été un règne ordinaire. Le mariage de Marie est donc la cause de la grandeur de cet empereur, puisque sa rivalité avec la France fait toute la splendeur de son règne. On peut en dire autant de François Ier, bien que ces deux princes aient acquis une certaine gloire par la protection qu'ils ont accordée à la renaissance des lettres et des arts.

La domination Espagnole a eu pour résultat de permettre aux Hollandais de se rendre indépendants de l'Espagne, et de leur faire adopter le protestantisme. C'est dans cette série d'événements que se trouve l'origine de la grandeur batave, de cette république puissante qui n'aurait pas existé si Marie avait épousé le Dauphin de France, ou, pour parler plus exactement, si les Flamands l'avaient mariée à ce prince. Alors les provinces des Pays-Bas restaient dans la maison de Valois, et la Belgique et la Hollande seraient, comme la Bourgogne, devenues françaises; de sorte que toutes les guerres que la France entreprit pour la possession de nos provinces, n'auraient pas eu lieu.

On voit combien le cours des événements eût différé de ce qu'il a été.

Z.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Un excellent procédé pour préserver de la rouille les instruments de fer et d'acier: A cet effet, les fabricants anglais les saupoudrent de chaux vive ou les trempent dans l'eau de chaux.

Les instruments de fer-blanc traités de la même manière se conservent brillants et intacts.

Il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait à son usage des instruments de fer-blanc, d'acier, de fer, des tuyaux de poêle en tôle. Tous ces objets, trempés ou lavés à l'eau de chaux, se conserveront indéfiniment.

\* \* \*

Voulez-vous transformer le fer en cuivre?

Cela peut se faire aisément par le vitriol.

On met dans un creuset un lit de vitriol en poudre, un lit de fer de manière à remplir le creuset, ayant soin d'arroser ces lits avec du vinaigre très-fort, auquel on ajoute du salpêtre, du carbonate de soude, du tartre et du vert-de-gris.

\* \* \*

Voici une nouvelle découverte pour percer le fer:

On dispose un bâton de soufre selon la forme que doit avoir le trou, ovale ou carré, etc.; il suffit ensuite de chauffer la pièce au rouge-blanc, de saisir le bâton de soufre par

un bout et de l'appuyer à la place où doit être le trou; dans cette opération, il se forme du sulfure de fer.

\* \* \*

Un moyen pour bronzer les médailles et les statuettes de cuivre:

Mélangez 4 grammes d'hydrochlorate d'ammoniaque et un gramme d'acide oxalique dans une pinte de bon vinaigre.

Après avoir bien nettoyé le métal, on le frotte au moyen d'une brosse avec cette dissolution, dont on ne prend qu'une très-petite quantité à la fois; lorsque la dissolution devient sèche par le frottement, on en met de nouveau jusqu'à ce que le métal ait acquis le degré de teinte qu'on désire lui donner.

Ainsi on donnera à divers objets la teinte et le coup-d'œil des bronzes antiques.

E

#### UN PROSCRIT DANS LA SIERRA-MORENA.

I.

L'immeuse chaîne de montagnes appelé „Sierra-Morena,” — ce qui signifie en français la Forêt-Sombre — a toujours joui d'une grande célébrité en Espagne, où elle est située. Son nom, prononcé dans une veillée de bons paysans, au village, suffit pour alimenter toute la conversation d'une soirée. Alors les sièges se rapprochent, on ranime la lueur de la lampe ou celle du foyer, et chaque homme raconte à son tour, à demi-voix, presque en tremblant, une histoire terrible ou mystérieuse dont la Sierra-Morena a été le théâtre.

Dans un de mes voyages en Espagne, j'assistais un jour à une de ces veillées. Il avait fait toute la journée une chaleur accablante, et cette chaleur avait fini, le soir venu, par donner lieu à un fort orage.

— Eh bien! digne Andrés, dis-je à notre hôtelier, vieillard respectable à la barbe blanche et à la physionomie franche et ouverte, qui était assis à côté de moi; eh bien! digne Andrés, vous qui devez savoir tant d'histoires, car vous avez beaucoup vécu, ne nous en raconterez-vous pas une petite pour nous distraire de la tempête qui gronde autour de nous?

— Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, Monsieur, me répondit-il. Du reste, cette tempête me rappelle justement un des événements les plus graves de ma vie... un événement que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre mille ans. Si vous croyez que ce récit puisse vous distraire, je suis prêt à le commencer.

— Commencez, commencez, digne Andrés, nous sommes tout oreilles.

L'hôtelier, voyant tout son auditoire attentif, prit aussitôt la parole.

„C'était, dit-il, sous le règne de Ferdinand VII, j'étais alors établi muletier dans un tout petit village situé sur la lisière de la Sierra-Morena. Toute ma fortune consistait dans deux pauvres vieux mulets à moitié hors de service, qui m'aidaient à transporter à la ville voisine, soit des voyageurs qui s'y rendaient, soit les fruits ou les légumes que les cultivateurs du village y envoyaient.

La Forêt-Sombre, grâce à ses retraites inconnues et mystérieuses, à ses précipices épouvantables, à ses solitudes inaccessibles, servait alors de refuge à une bande de brigands; aussi les voyageurs qui étaient obligés de traverser cette dangereuse forêt attendaient-ils ordinairement, pour opérer ce périlleux trajet, qu'ils fussent en grand nombre, d'où ils résultait que je trouvais fort peu de pratiques, et que mes affaires allaient assez mal. Quant à moi, les voleurs connaissaient tellement ma pauvreté et me savaient si misérable, que je n'avais rien à craindre de leur part.

La triste vie que je menais m'eût été insupportable, sans un compagnon de peines et de travaux que le hasard m'avait donné dans la personne d'un garçon de treize ans, nommé Antonio. Le père d'Antonio, pauvre muletier comme moi, et mon ami, s'était tué, il y avait alors de cela deux ans, en tombant

la nuit dans un précipice. Rapporté, le corps sanglant et brisé, par des gardes de chèvres, dans ma pauvre chaumière, il n'avait pas tardé à rendre le dernier soupir entre mes bras. Sa dernière parole avait été pour me recommander son fils Antonio, alors âgé de douze ans, et pour lequel je lui promis, en pleurant, que je serais toujours un père.

Au lieu d'être une charge pour moi, Antonio me devint bientôt d'une grande utilité. Son zèle et son activité me rendirent les plus grands services en m'aidant dans mes rudes travaux, tandis que, d'un autre côté, sa charmante gaieté, son heureux caractère, une certaine instruction, (car il savait lire et lisait beaucoup,) animaient et charmaient mes heures de repos.

Du reste, ce que j'aimais encore dans Antonio plus que son zèle et sa gaieté, c'était la beauté de ses sentiments. Il comprenait, quoiqu'il fût bien jeune encore, qu'il n'est point de bonheur véritable en dehors du devoir.

Un soir que nous arrivions de la ville, où nous avions été porter la veille des légumes pour des cultivateurs, nous venions, Antonio et moi, après avoir donné à manger à nos mulets, de nous retirer pour dormir dans notre pauvre chaumière, lorsqu'un violent orage, semblable à celui de ce soir, éclata tout-à-coup avec fureur. On eût dit, en entendant résonner les formidables éclats de tonnerre, que deux armées ennemies se livraient une furieuse bataille; au bruit de la foudre se mêlait le fracas des grands arbres déracinés par le vent et roulant dans les abîmes. C'était affreux.

— Nous pouvons remercier Dieu, Antonio, dis-je à mon fils adoptif, car si nous avions été surpris par cet orage dans la Sierra-Morena, peut-être bien y serions-nous restés morts.

Antonio venait de déposer sur la table nos provisions, c'est-à-dire un morceau de lard, des oignons, du pain noir et une cruche d'eau, lorsque, se retournant tout-à-coup vers moi :

— N'entendez-vous rien, Andrés? me demanda-t-il d'un air inquiet.

— Que voulez-vous que j'entende? mon cher enfant, lui répondis-je, si ce n'est le tonnerre qui gronde et le vent qui mugit.

— Mais c'est qu'on dirait le pas de plusieurs personnes.

En ce moment, des coups précipités retentirent sur la porte de notre chaumière avec une telle violence qu'on eût dit qu'elle allait voler en éclats.

Antonio et moi tressaillâmes de surprise.

— Que faut-il faire? me demanda-t-il, je n'ose ouvrir.

Je réfléchissais pour lui répondre, quand de nouveaux coups, plus rudement appliqués encore que ne l'avaient été les premiers, vinrent accroître mon incertitude.

— Au fait, pensais-je, si ce sont des voleurs, ils finiront bien par entrer malgré nous; si c'est, par hasard, quelque voyageur égaré, je serai trop heureux de pouvoir lui offrir un abri.

J'allais me diriger vers la porte, lorsqu'elle fut si violemment poussée du dehors, qu'elle vint rebondir en s'ouvrant contre la muraille de notre chaumière.

Nous restâmes, Antonio et moi, stupéfaits d'étonnement, en voyant apparaître sur le seuil deux hommes recouverts de grands manteaux, et ayant leur visage à moitié caché sous de larges chapeaux de feutre noir.

Ce qui augmenta encore notre surprise, c'est que l'un de ces hommes tenait par la main une petite fille de sept à huit ans qui, effrayée sans doute par l'orage, semblait prête à se trouver mal.

— Je vous demande pardon, brave homme, d'entrer chez vous d'une aussi brutale façon, mais ma pauvre enfant est à moitié morte de fatigue et d'effroi, et il n'y avait pas de temps à perdre, me dit l'un des deux inconnus, celui qui tenait la petite fille par la main.

— Ma misérable cabane est à votre disposition, Messieurs, lui dis-je; faites comme si vous étiez chez vous.

Puis, après avoir prononcé ces paroles, je me hâtai de jeter deux facots bien secs dans notre cheminée, et d'y mettre le feu.

— Merci, brave homme, me dit l'inconnu en approchant l'enfant du foyer et en la couvrant de baisers; vos peines ne seront pas perdues.

II.

Retiré avec Antonio, à l'écart, dans un coin de notre chaumière, je n'avais rien de mieux

à faire qu'à observer ces deux inconnus qui venaient de nous arriver d'une si étrange façon. Celui qui était le père de la petite fille pouvait avoir de quarante à quarante cinq ans. Ses traits étaient remarquables par leur mâle beauté;

mais ce qui me frappa surtout en lui, dès l'abord, ce fut l'expression de fierté et de douceur tout à la fois qui se voyait sur son visage. Je compris ensuite, quoique son costume de voyage fût simple de forme et d'étoffe



UN JOUR D'ÉTÉ, D'APRÈS M. E. NIEZKY.

grossière, que cet homme devait appartenir à la classe supérieure de la société.

Le second inconnu, bien plus âgé que son compagnon, avait des cheveux blancs bouclés qui lui tombaient sur les épaules; sa figure était

celle d'un honnête homme; il semblait fort triste et poussait de temps en temps de gros soupirs. Je remarquai avec étonnement qu'il se tenait respectueusement debout, le chapeau à la main, derrière son compagnon assis auprès du feu.

— Approche-toi donc de la cheminée, mon cher Pérez, lui dit ce dernier en lui avançant une chaise.

— Votre Seigneurie est trop bonne de s'occuper de moi, répondit le vieillard en s'inclinant profondément.

— Bon! voilà que tu m'appelles encore Seigneurie, Pérez? Où donc as-tu la tête aujourd'hui, mon vieil ami?... Moi, Seigneurie!... c'est trop drôle!

— Pardon... monsieur le duc... j'oubliais

que vous m'aviez défendu...

— De m'appeler Seigneurie... et c'est pour cela que tu me traites de duc!... Allons, je vois que tu es incorrigible... et qu'il faut que je prenne mon parti des dangers auxquels ton

étourderie peut m'exposer...

L'inconnu, en prononçant ces paroles, nous regarda, Antonio et moi. Je compris qu'il se méfiait de nous.

— Vous avez tort, Monsieur, de nous crain-



UN ÉCRIVAIN PUBLIC EN ESPAGNE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. J. J. ROUGERON.

dre, lui dis-je, en m'avançant vers lui. Je suis pauvre, il est vrai, mais, à défaut de fortune, j'ai du moins de l'honnêteté. Quant à ce jeune homme, Antonio, mon fils adoptif, je puis vous répondre de lui comme de moi-même. Pour

nous, vous êtes des voyageurs surpris par l'orage, qui nous avez demandé l'hospitalité, et rien autre chose.

L'inconnu m'avait écouté, sans m'interrompre, avec une grande attention. Lorsque j'eus

fini de parler, il jeta sur la table le large manteau dont il était recouvert, et nous vîmes, Antonio et moi, une paire de grands pistolets suspendus à une ceinture de cuir qui lui servirait la taille.

— Mon ami, me dit-il en me regardant fixement, je vous crois un véritable honnête homme, et je ne conserve aucun soupçon sur votre compte. Votre franchise m'a fait plaisir, et je veux vous prouver combien je l'apprecie, en vous confiant un terrible secret.

— Monseigneur... au nom du ciel, prenez garde à ce que vous allez faire! s'écria son compagnon.

— Ne crains rien, Pérez, répondit l'inconnu, je crois à la probité de ce brave muletier; et puis, ma position est tellement désespérée, que mon indiscrétion ne peut plus guère me nuire.

Se retournant alors vers moi, l'inconnu ajouta:

— Mon ami, prenez une chaise et asseyez-vous à mes côtés.

Une fois que je fus placé près de lui, il reprit la parole.

— Vous voyez en moi, me dit-il, le duc de Ségovie... Il y a huit jours à peine, j'étais grand d'Espagne, commandant des armées du roi, le plus riche hidalgo du royaume. L'amitié extrême que le roi semblait avoir pour moi, me rendait pour tous un objet d'envie. On me flattait, on m'adulait, et les plus grands seigneurs sollicitaient avec humilité mes bonnes grâces. Et, aujourd'hui que je suis errant, fugitif, le monde n'a plus pour moi que colère et injure. Quelques mots me suffirent pour vous faire comprendre ma triste histoire. Mes ennemis les plus acharnés, ceux-là mêmes qui m'avaient toujours accablé de louanges et de flatteries, profitèrent dernièrement de la mort de ma pauvre femme qui se tenait éloignée de la cour, pour me perdre dans l'esprit du roi. Ils inventèrent tant de méchancetés sur mon compte, noircirent ma conduite avec une telle perfidie que Ferdinand ne tarda pas à voir en moi un affreux coupable, et que, passant d'une grande amitié à une haine furieuse, il ordonna de me faire arrêter. Mon signalement fut publié partout, et dix mille francs de récompense furent promis à celui qui livrerait ma personne. Ignorant l'orage qui me menaçait, j'étais dans mon château, uniquement occupé de la douleur que me causait la perte de ma femme chérie, ainsi que des soins que réclamait ma chère petite fille Rafaëla, que vous voyez à présent endormie sur mes genoux, lorsqu'un brave homme, qui ne m'avait jamais rien demandé quand j'étais tout puissant, vint m'avertir généreusement du danger que je courais. Il n'y avait pas une minute à perdre. Emportant tout l'or et tous les bijoux qui se trouvaient à mon château, je partis avec mon vieux serviteur Pérez, qui m'a élevé lorsque j'étais enfant, et ma petite Rafaëla. Ce matin, je remarquai avec effroi que le maître du premier hôtel où nous étions descendus un moment de voiture, me regardait avec une attention évidemment suspecte. Je lui dis que j'allais visiter les curiosités de la ville, et lui commandai de dîner, en ajoutant que je reviendrais dans quelques heures. Il nous laissa partir... Et abandonnant voiture, chevaux et bagages, nous nous élançâmes à travers champs, en évitant de passer par les endroits habités. Nous étions harassés de fatigue, quand, par surcroît de malheur, éclata l'orage qui dure encore. Ce fut en ce moment que nous aperçûmes de la lumière à travers la fenêtre de votre cabane.

Cette découverte releva notre courage abattu et nous sauva du désespoir, qui commençait à s'emparer de nous. Votre généreuse hospitalité, brave homme, vous mérite notre reconnaissance. Vous devez connaître mieux que personne les sentiers qui traversent la Sierra-Morena, et qui conduisent à la ville la plus rapprochée de la frontière. Ma fortune et peut-être bien ma vie sont entre vos mains. A présent, prononcez: que voulez-vous faire? Me perdre ou me sauver?

— Ah! mille fois vous sauver, Monsieur le duc, m'écriai-je; seulement, permettez-moi une observation. La Sierra-Morena sert en ce moment de refuge à une troupe nombreuse de bandits, dont le chef, nommé Matagente, est un homme aussi rusé et actif qu'il est traître et cruel. Cet homme, qui a des espions dans toutes les villes environnantes, doit connaître nécessairement déjà la récompense de dix mille francs promise à celui qui vous arrêtera. Or,

comme il sait que, pour gagner la frontière, il faut que vous traversiez la Sierra-Morena, il a dû prendre toutes les précautions afin de s'emparer de vous, quand vous y entrerez. Voyez, Monseigneur, ce que vous voulez faire.

— Partir, toujours partir, mon brave, me répondit le duc. Je suis innocent et je mets toute ma confiance en Dieu, qui ne m'abandonnera pas. Allons.

— Je suis à vos ordres, Monseigneur. Je ne vous demande que dix minutes pour me préparer, c'est-à-dire le temps nécessaire pour seller mes deux mulets qui sont ici près, dans un hangar.

— Comment, vous avez des mulets! s'écria le duc joyeux. Je vous attends. Dépêchez-vous. L'orage s'était tout-à-coup apaisé.

Les deux mulets sellés, nous les primes par la bride et nous allâmes retrouver le duc de Ségovie et son serviteur Pérez.

Le duc monta sur le meilleur des deux mulets, et prit sa fille dans ses bras, tandis que j'aidais de mon côté le vieux Pérez à se mettre en selle.

Antonio et moi passâmes alors devant les fugitifs pour leur servir de guides, et nous allongâmes le pas autant que nous le permettait le mauvais état des chemins. De temps en temps, un éclair nous montrait la route que nous devions suivre.

Il y avait à peu près une heure que nous étions engagés dans la forêt, quand un coup de sifflet prolongé, aigu, rétentit au loin.

Nous nous arrêtâmes aussitôt.

— Que signifie ce sifflet? me demanda le proscrit.

— Hélas! Monseigneur, lui répondis-je tout tremblant, je crois pouvoir vous assurer, sans me tromper, que c'est un signal d'un des gens du chef de brigands Matagente.

— Eh bien! me répondit le duc, arrêtant son mulet et armant un de ses pistolets, à la grâce de Dieu! Je me ferai tuer plutôt que de me rendre.

(A continuer.)

## UNE SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE MODÈLE.

Le système coopératif, qui est appelé à des destinées aussi utiles que fécondes, a pris naissance à Rochdale, ville anglaise de trente-mille âmes environ, située à quelques lieues de Manchester, et où s'établit, en 1844, une association sous le titre modeste et caractéristique des *Equitables Pionniers*.

Nous allons donner quelques détails sur les résultats considérables auxquels cette société est arrivée. Il y a là pour nous un exemple frappant de ce que peut l'esprit d'association, inspiré par l'amour de l'ordre et de la règle, vivifié par les bonnes mœurs et guidé par des vues pratiques et sûres.

\*\*

A Rochdale, en 1844, le travail était suspendu, la famine était imminente. Le directeur de la Caisse d'épargne était mort après avoir dévoré deux millions que lui avaient confiés les pauvres.

Vingt-huit ouvriers se réunirent. Ils mirent en commun 28 livres sterling, soit 700 francs, qui étaient toute leur fortune.

„Nous voulons gagner, dirent-ils, autant que les marchands gagnaient sur nos misérables salaires. Après avoir employé nos gains à nous mieux vêtir et nourrir, nous les ferons servir à instruire nos enfants et nous-mêmes.

„Ils nous serviront aussi à acheter en gros, aux lieux de production, ce qui nous est nécessaire pour vivre honnêtement.

„Nos gains s'accroîtront, et nous les emploierons à produire ce dont nous avons besoin; nous ferons nos vêtements, nos habitations et tout ce qui nous sera nécessaire.”

\*\*

Les vingt-huit associés de Rochdale ont fait école, et leur nombre dépasse aujourd'hui sept mille!

Le capital primitif était de 700 frs., il touche à 7 millions.

Avec les gains obtenus dans cette période, ils ont fondé plusieurs sociétés d'approvisionnement, de production, de construction, des filatures de coton et une foule d'autres établissements industriels; ils ont créé dans leur ville vingt cabinets littéraires qu'ils ont enrichis de livres (12,000 volumes), d'instruments scientifiques, de journaux, de cartes géographiques. Ils ont construit le palais central qui coûte plus de 300,000 francs, et élevé la plus belle fontaine de la ville. Ils ont donné aux malades de leur hôpital des médicaments et de l'argent, fait des conférences aux sociétaires, et, au temps de la guerre d'Amérique, qui avait jeté sur le pavé un demi-million d'ouvriers dans le seul comté de Lancaster, ils ont accordé des secours considérables.

\*\*

Les gains des *Equitables pionniers* ne furent jamais inférieurs à 9 % sur les achats des associés pour chaque trimestre, ce qui veut dire jamais au dessous de 36 % par an, surpassant presque toujours 10 % par trimestre et souvent oscillant entre 12 et 13 %, c'est-à-dire, qu'ils ont atteint jusqu'à 48 et 52 % par an.

Ces résultats ont été obtenus avec des cotisations de 30 centimes par semaine, lesquels centimes, unis aux gains, devinrent plusieurs fois 200 livres sterling, ou 5,000 francs, qui sont la plus grande propriété que puisse posséder un membre de la Société des *Equitables Pionniers* de Rochdale.

Les affaires annuelles, qui étaient, en 1844, au-dessous de 800 francs, sont aujourd'hui de 7 millions environ.

En 1844, les premiers „pionniers” étaient malheureux, mourants de faim; aujourd'hui ils sont aisés, presque riches. Ils étaient ignorants; aujourd'hui ils sont instruits. Ils étaient tristes et malheureux; aujourd'hui ils sont contents du présent et pleins d'espérance pour l'avenir.

\*\*

Il faudrait pouvoir reproduire ici les conseils éminemment pratiques que les *Equitables Pionniers* ont rédigés, non seulement pour les membres de leur propre association, mais pour toutes les sociétés analogues qui pourraient se fonder sur la base de la coopération. C'est le bon sens qui caractérise, d'ailleurs, toutes les classes du peuple anglais; c'est la parole de véritables hommes d'affaires qui enseignent à tous les moyens de réussir comme ils ont réussi eux-mêmes.

A la suite de ces sages exhortations, le mouvement coopératif a pris en Angleterre un développement considérable.

Que les ouvriers belges s'inspirent donc de l'exemple et des leçons des *Equitables pionniers* de Rochdale, et ils pourront arriver à leur tour à une prospérité de nature à résoudre pour eux tous les problèmes du travail. Aussi ne pouvons-nous trop appeler l'attention sur les données qui précèdent.

Z.

## LA FOURMILIÈRE.

(Allégorie.)

Rarement la sottise de l'orgueil humain a été mieux mise en relief que dans cette piquante fantaisie d'Addisson:

„Représentons-nous une fourmilière dans une petite montagne élevée par une taupé. Laissons à ces fourmis leur taille, leur figure et leur manière de vivre, mais imaginons-nous qu'elles ont un esprit raisonnable et toutes les passions humaines. Ecouterions-nous, sans rire, quelqu'un

qui viendrait nous vanter les généalogies de ces petites créatures, les rangs ou les talents qui les distinguent, les titres dont elles sont décorées ?

Voyons avec quel empressement la foule s'ouvre et s'écarte devant la fourmi qui va passer. C'est un insecte de condition, et le sang le plus noble de la fourmilière coule dans ses veines. Aussi voit-on qu'il le sait bien. Admirez la lenteur majestueuse de sa démarche, et le respect que ses regards impriment à toute cette foule !

Plus loin, remarquez une autre fourmi, placée sur une petite éminence, d'où elle a l'œil sur cette longue file d'ouvriers qui travaillent pour elle. C'est le plus riche insecte qu'on connaisse en deça du mont de la taupe. Il possède un terrain de dix centimètres carrés. Il paie et nourrit cent domestiques, et il a plus de quinze grains d'orge dans ses greniers. Le voilà qui querelle cette autre fourmi, dont la posture est si respectueuse. Il la traite indignement ; et je parierais que, de fourmi à fourmi, elle le vaut tout au moins.

Mais voici un personnage haut placé, surtout comme distributeur des emplois et des faveurs de tous genres. Oh ! si vous saviez tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il a souffert pour obtenir ce poste ! Aussi, voyez les adulations que lui prodiguent tant de fourmis de toute espèce qui s'empressent autour de lui. Eh bien, s'il laisse tomber la „feuille," pliée de certaine façon, qu'il „porte" sous une de ses pattes, toute cette suite est prête à suivre le premier qui ramassera l'objet. On abandonnera l'insecte tombé du pouvoir, on lui passera sur le ventre pour courir après son successeur.

\*\*\*

A présent, si vous voulez connaître les dames de la fourmilière, observez d'abord celle-ci qui a son galant auprès d'elle. Elle tourne la tête d'un autre côté ; mais je vous réponds qu'elle ne perd pas un mot de ce qu'il lui dit ; elle y perdrait trop. Il dit que ses yeux sont plus brillants que le soleil, qu'ils donnent la vie et la mort à qui elle veut, qu'elle a droit, comme déité, aux adorations de tous les mortels. La bestiole prend cela pour argent comptant, et sur cela sont fondés tous les petits airs qu'elle se donne.

Remarquez une autre espèce de vanité dans la fourmi que vous voyez sur la gauche. Elle est si décrépite qu'elle peut à peine se traîner, mais elle est d'une naissance illustre ; et de là, l'extrême vénération qu'elle a pour elle-même, et ce mépris insultant qu'elle fait sentir à tout ce qui l'approche.

La petite fourmi qui passe à côté d'elle, et dont l'allure est si vive, est une coquette, et qui plus est un bel esprit. Cette beauté dangereuse a désespéré bien des amants ; et cela n'empêche pas, comme vous voyez, qu'elle n'en ait à sa suite une assez belle cohue.

\*\*

Avant de finir cette allégorie, ajoutons-y un dernier trait, qui lui donnera encore plus de justesse.

Un moineau vient de s'abattre sur la taupinière ; et ce moineau, c'est la mort !

Il enlève, il rafle sans distinction l'insecte noble et ses complaisants, le richard et ses ouvriers, l'homme d'Etat et son cortège de courtisans, et il ne fait pas plus de quartier aux beaux esprits, aux belles dames, aux divinités de la fourmilière.

Ne pourrions-nous donc pas croire que des êtres plus parfaits que nous, nous voient du même œil dont nous voyons ces fourmis?... Ce que nous pensons de l'orgueil d'un insecte, ne le pensent-ils point de l'orgueil humain, quand ils abaissent leurs regards sur les habitants de ce bas monde, ou bien, comme l'a dit un poète, quand ils voient ce peuple de fourmis ramper sur un morceau de boue qu'il a divisé fièrement en royaumes, empires, républiques, etc."

## FLEURS PARLANTES.

Nouvelle (1).

### I.

Le département des Hautes-Alpes est une des contrées de la France les moins visitées par les touristes, et cependant cette partie de l'ancien Dauphiné offre les sites les plus pittoresques à côté des spectacles les plus grandioses.

A peine a-t-on quitté La Grave aux glaciers étincelants que l'on arrive à la riante vallée du Vallouise, et aux bords variés de la Durance.

Dans ce pays isolé et pour ainsi dire séparé des provinces voisines, on retrouve un peuple à part, des mœurs d'autrefois, des habitudes qui étonnent et qui charment.

Il y a des moments où l'on ne peut croire que l'on est aux portes de Marseille et de Lyon ; et l'on se croirait transporté à quelques centaines de lieues du sol français.

Le langage, qui est une espèce d'idiome primitif, tient du roman et de l'italien et renferme une quantité de locutions poétiques et énergiques.

Le caractère des habitants se ressent du sol qui les a vus naître ; il est franc et loyal, rude et généreux.

Travailleurs sobres et courageux, les hommes sont robustes et trapus ; les femmes, avec leurs vêtements d'étoffes sombres et grossières, ne brillent généralement pas par leur beauté, mais sont de braves ménagères et d'excellentes mères de famille.

Les mœurs sont simples et patriarcales : pas de grandes richesses, pas d'excessive pauvreté.

La terre nourrit ces montagnards qui se contentent de peu, et qui possèdent presque tous le toit qui les abrite, le vignoble qui leur fournit le petit vin clair, les champs de chanvre et de froment qui les nourrissent et les habillent, les quelques moutons qui leur donnent la laine pour les vêtements d'hiver.

Ils sont heureux de leur sort, et leur caractère s'en ressent.

On se trouve à son aise au milieu de ces braves gens, et il est des moments où l'on voudrait ne jamais quitter ce pays perdu, heureux séjour du calme et de la paix.

Mon humeur vagabonde m'avait amené dans ces parages, et pour quelques semaines j'avais dressé ma tente sur les bords de la Durance.

J'eus bientôt noué connaissance avec plusieurs habitants du petit village où je m'étais arrêté et où l'on m'avait reçu avec une cordialité qui m'avait touché.

C'était à qui me donnerait des renseignements intéressants sur le pays, des curiosités d'histoire naturelle ou de géologie, des légendes touchantes ou naïves.

Des enfants m'apportaient des corbeilles remplies de ces fraises parfumées des Alpes, et des femmes qui allaient dans la forêt chercher des plantes médicinales, venaient à leur retour m'offrir de véritables brassées de ces magnifiques plantes alpines, parmi lesquelles brillaient le fantaisique sabot de Vénus et les orchidées terrestres les plus curieuses.

A la soirée, on se rassemblait devant la porte de l'auberge où j'avais établi mon gîte, et en dégustant un verre de Genépi ou de Verder, délicieuses liqueurs du pays, ou un bol de vin à la française, rival du Maitrank allemand, on causait des événements du jour, du passé et de l'avenir.

Il y avait là de vieux soldats du premier empire, d'anciens zouaves de l'Alma et de Magenta, des chasseurs d'Afrique redevenus cultivateurs et vigneron.

On devisait ainsi jusqu'à l'heure du couvre-feu, ensuite on s'endormait heureux, goûtant un de ces sommeils calmes et réparateurs que l'on rencontre si rarement sur l'ébredon moelleux des grandes villes, et dont je savourais la douceur sur mon humble lit de paille de maïs.

### II.

Un soir, un nouveau personnage vint se joindre aux habitués de nos petites réunions.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années mais auquel une barbe et des cheveux blancs, ainsi que des traits vieillis par le chagrin, donnaient l'apparence d'un sexagénaire.

Mes nouveaux amis lui témoignaient une sorte de respect mêlé d'un autre sentiment que je ne pouvais définir.

On l'appelait Monsieur Dumont.

Il se montra peu communicatif et semblait parfois en proie à une distraction douloureuse.

Son rire était triste et faisait mal : on voyait qu'il tâchait de dominer une préoccupation pénible et s'efforçait à ne pas jeter du froid dans notre petite assemblée.

Il fit preuve de connaissances historiques et littéraires et nous donna quelques détails intéressants sur le pays où nous nous trouvions.

Je me sentais entraîné vers lui.

On devinait qu'il y avait là une âme qui avait aimé et souffert.

Je me promis de revoir ce personnage qui m'intéressait déjà et pour lequel je me sentais une sympathie très-vive.

Le lendemain, j'appris par mon hôtesse, bonne vieille grand-mère qui me témoignait beaucoup d'intérêt, que Monsieur Dumont n'était pas de la localité ; il n'était même pas du département.

Arrivé peu de temps après la guerre fatale de 1870, il avait fait l'acquisition d'un petit domaine sur la rive droite de la Durance.

Ses terres et ses vignobles étaient affermés à un cultivateur, et il ne se réservait qu'un vaste jardin entouré de murs, et où, me disait ma bonne hôtesse, il avait réuni „toutes les fleurs du bon Dieu."

Il se promenait très-souvent seul dans cet enclos et semblait causer avec les plantes. Parfois, il rentrait à la maison, les yeux gros d'avoir pleuré.

Alors il s'enfermait tout le reste de la journée et nul n'osait le troubler.

Jean, son vieux serviteur, pouvait seul l'approcher dans ces moments de tristesse, et quand on lui demandait ce qu'avait son maître, il répondait en secouant la tête :

— Il parle à ceux qui ne sont plus et à ceux qui sont bien loin.

C'est tout ce qu'on avait pu tirer de ce fidèle Caleb.

Quant à questionner le maître, il ne fallait pas y songer ; aussi les villageois, pour expliquer cette humeur singulière, n'avaient trouvé que ces mots :

— Il est fou !

Pourtant nul ne l'évitait : les enfants même le recherchaient, car dans la saison des fruits il leur abandonnait la majeure partie de ceux de son jardin qui en produisait beaucoup et de très-beaux.

Seulement, il n'eût pas donné une fleur de ses parterres, et un jour il avait chassé un petit garçon qui s'était permis de cueillir une rose, parmi des milliers écloses à cette époque de l'année.

D'autres renseignements recueillis parmi mes nouveaux compagnons, me complétèrent le portrait de cet homme étrange.

Il était riche, me disait-on, et jamais en vain le malheur ne frappait à sa porte.

Jacques, le bûcheron, s'était cassé une jambe en tombant d'un arbre, et jusqu'à ce que le pauvre travailleur fût entièrement rétabli, M. Dumont avait subvenu à tous les besoins de cette malheureuse famille.

Pierre, le chasseur de chamois, en faisant un faux pas sur le glacier, avait été lancé dans un précipice, où il avait trouvé la mort. M. Dumont s'était chargé des aînés des garçons, qu'il avait placés en apprentissage à Marseille, et par ses soins l'aînée des filles étudiait dans une école normale d'où elle allait bientôt sortir comme institutrice. Seulement, il avait demandé à la veuve à qui il procurait du travail et des secours, de faire le sacrifice de tous les objets qui rappelaient l'état dangereux de son mari.

— Il ne faut pas, disait-il, que ces souvenirs restent sous les yeux de ses fils qui pourraient vouloir suivre les traces du père ; faites-en de braves ouvriers, et non des braconniers qui finissent mal tôt ou tard.

Beaucoup d'autres faits pareils m'étaient signalés et me prouvaient que si l'auteur de ces

actes était fou, ce n'était pas un fou méchant, mais un être inoffensif et bienfaisant.

Aussi je me sentais de plus en plus attiré vers cette nature étrange; je me promettais de deviner cette énigme vivante, et de pénétrer le secret de cet homme de bien, secret qui devait cacher une grande douleur ou quelque triste histoire.

Je cherchais le moyen d'arriver à mon but, lorsqu'une occasion des plus favorables vint s'offrir et m'ouvrit, toutes larges, les portes du jardin et de la vie de M. Dumont.

### III.

Un matin, j'étais dans ma chambre, assis devant une table couverte d'une véritable moisson de fleurs que Gitone, l'herbagère, m'avait apportées la veille.

Je contemplais avec mélancolie cet amas de plantes, qui venaient des frais ombrages du Morgon pour mourir fanées sur une table d'auberge.

J'avais dit à Gitone qu'elle pouvait à l'avenir m'apporter un petit bouquet, mais que je ne voulais plus de massacre semblable, et qu'elle devait laisser ces pauvres fleurs vivre et mourir dans les lieux où elles étaient écloses.

La brave femme m'avait regardé avec stupeur en ouvrant ses grands yeux noirs, et, me quittant, elle avait murmuré quelques paroles d'où je n'avais saisi que le nom de M. Dumont.

Peut-être la pauvre montagnarde me croyait-elle atteint de la maladie de cet homme malheureux, et me regardait-elle comme légèrement frappé de folie, pour avoir refusé ses fleurs dont les dames de Gap et d'Embrun s'empressaient de remplir leurs voitures quand elles venaient faire une excursion de ces côtés.

Comme si le nom qu'elle avait prononcé en s'en allant eût été une évocation, je vis un instant après apparaître, à ma porte entrouverte, la figure pâle de M. Dumont.

Je m'empressai de me lever et d'aller devant de lui.

Après m'avoir salué et pressé la main, il me dit :

— La Gitone quitte toute triste et les larmes aux yeux... Vous aurait-elle manqué et l'auriez-vous grondée? C'est pourtant une bonne femme qui vous aime bien et ne ferait pas de mal à un mouton.

Je le rassurai aussitôt de ce côté en lui racontant ce qui venait de se passer, et en lui montrant une quantité de belles fleurs qui se fanaient faute de vases pour leur conserver leur fraîcheur. Tout ce que j'avais pu ramasser à l'hôtel était plein de fleurs, et il n'y avait pas un coin de ma chambre qui n'eût son bouquet.

— J'aime les fleurs, dis-je à mon visiteur; elles ont toujours eu pour moi un charme puissant, mais je préfère les voir sur leurs tiges, pleines de vie et d'éclat, que cueillies pour ne vivre qu'un instant. On dira qu'elles viennent d'une forêt où nul ne les admirera

peut-être? Qu'importe! N'y a-t-il pas l'oiseau qui gazouille auprès d'elles, l'insecte qui bourdonne dans leur calice embaumé en y cherchant le miel? N'existe-t-il pas une harmonie entre tous ces êtres de la nature, et n'est ce pas ôter une couleur au tableau, une note au concert que d'enlever une partie de cet ensemble? J'aime à me voir entouré de fleurs. On dit qu'il est dangereux d'en avoir dans sa chambre à coucher. Eh bien! voyez mon séjour, il en est rempli et je ne les crains pas. Il me semble que ce serait une fin bien douce que de mourir au milieu de ces parfums aimés, et notre âme, en s'envolant, emportée sur l'haléine des fleurs, se fondrait en quelque sorte en elles pour vivre de leur vie inconnue et mystérieuse.

M. Dumont me serra les mains dans les siennes, avec des larmes aux yeux.

— Vous aimez les fleurs comme je les aime,

Une belle allée de platanes la reliait à la route municipale.

Au village, on la nommait le château, quoiqu'elle n'eût ni tourelles ni étangs.

C'était une villa assez spacieuse, dont le propriétaire n'occupait qu'une aile, déjà trop grande pour lui seul.

A côté de l'habitation se trouvait ce jardin dont on m'avait tant parlé.

M. Dumont m'accueillit avec une cordialité touchante.

Il me remercia de ma visite et m'offrit de me rafraîchir sous une tonnelle de vignes.

Après un moment de repos, nous allâmes voir ses fleurs.

Mon hôtesse ne m'avait pas menti en me disant qu'il y avait là „toutes les fleurs du bon Dieu.”

En effet, outre les plantes de pleine terre, M. Dumont, qui avait fait construire une vaste serre, en sortait, l'été, pour en orner ses plates-bandes, les plus beaux spécimens des richesses végétales des pays tropicaux.

Mais ce qui dominait partout, c'était la rose; il y en avait de toutes les couleurs et de tous les pays.

Deux choses me frappèrent encore: dans un coin écarté, au centre d'un massif de bruyères du Nord, se dressait une simple croix de pierre, et, à côté, s'étendait un vaste tapis de myosotis, cette fleur du souvenir.

Je m'arrêtai surpris à la vue de cette partie du jardin qui offrait un singulier contraste avec les brillants massifs occupant le reste de l'enclos.

Mon hôte remarqua mon étonnement, et me montrant ces deux parcs, ainsi que les nombreux rosiers de toutes formes et de toutes dimensions, il me dit :

— Je vous ai promis mon histoire, qui est en même temps celle de ces fleurs, et je vais

tenir ma promesse... Vous êtes la première personne à qui je ferai ce récit, car vous êtes la seule que j'aie rencontrée à même de me comprendre.

Il me prit le bras et me conduisit sous un berceau de rosiers grimpants, en ce moment couverts de leurs fleurs parfumées.

Lorsque nous fûmes assis sur un banc rustique, il se recueillit un instant, puis commença son récit.

(A continuer.)

## LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

### Enigme.

Nous sommes bien des sœurs à peu près du même âge,  
Dans des rangs différents, mais d'un semblable usage;  
Nous avons en nais ant un palais pour maison,  
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison;  
Il faut nous y forcer pour que quelqu'un en sorte,  
Quoique cent fois le jour on nous ouvre la porte.

(Le mot de la charade publiée dans No 24 est DÉLIRE.)

## AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 31 juillet 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

### PRIMES CI-APRÈS :

4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

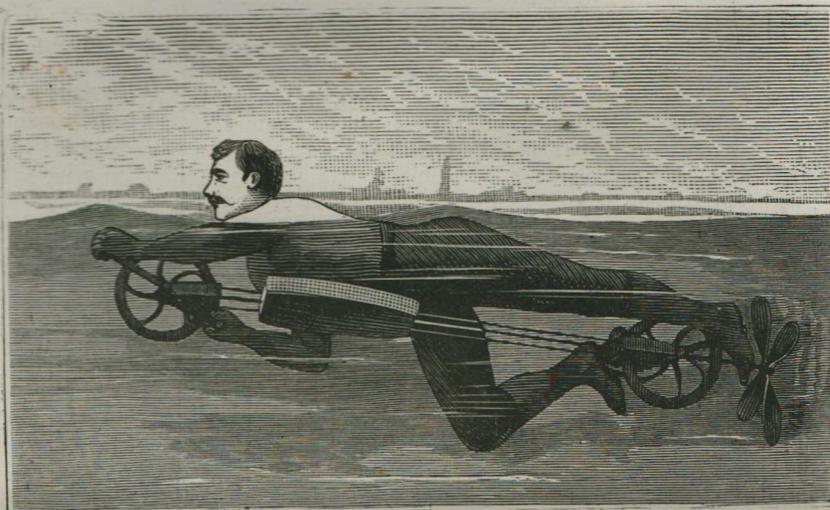
„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication, dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

Solution du Rébus No 1 paru dans le No du 8 Novembre 1879 :

CHIEN QUI ABOIE NE MORD POINT.



NOUVEL APPAREIL DE NATATION.

me dit-il, vous les comprenez comme je les comprends, et vous ne m'appellerez pas un insensé comme ces pauvres villageois, parce que je vis au milieu d'elles, que je les étudie, que je les écoute et les admire. Venez me voir, mon jeune ami, et nous causerons dans mon jardin. Vous y retrouverez des fleurs du Nord à côté de nos brillantes plantes du Midi. Je vous dirai leur histoire qui est la mienne, et vous aimerez peut-être un peu le pauvre fou, comme on me nomme ici.

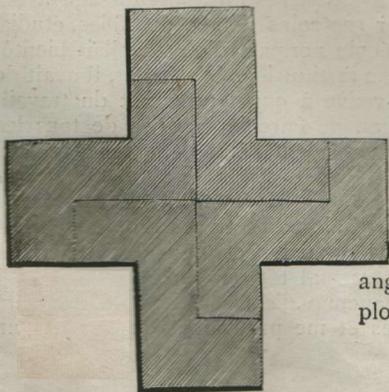
Nous causâmes encore longtemps, et quand il me quitta, nous étions déjà deux bons amis.

Je n'eus garde de manquer à l'invitation de M. Dumont, et le lendemain de bonne heure, avant que la grande chaleur n'eût fait taire tous les hôtes des buissons pour ne laisser retentir que le chant monotone de la bruyante cigale, j'étais en route pour la demeure de mon nouvel ami.

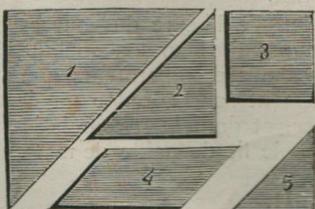
### IV.

La maison qu'habitait M. Dumont était située à mi-côte de la montagne de St-Julien, à deux ou trois cents mètres de la Durance.

## SOLUTION DU RÉBUS No. 8.



## RÉBUS No. 9.



Former des figures ci-dessus un carré à angles égaux; les figures 1 et 5 y sont employées deux fois.